

Ciné- **mondial**

TOUS LES
VENDREDIS



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 9. — 3 OCTOBRE 1941.

4^{F.}



Nous reverrons bientôt
Mireille Balin sur nos
écrans, dans un rôle de
"vamp" très mystérieuse.

(PHOTO HARCOURT.)



2

Un concours ! Pour vous, le cinéma n'a presque plus de secrets... Alors, devinez le sens caché de ces photos... Pour vous aider voici la signification de la première... C'est... le metteur en scène...



3



4

LE CONCOURS DES 7 JEUNES FILLES

Le concours des sept jeunes filles a dépassé les prévisions les plus optimistes...

Plus de mille cinq cents jeunes filles se sont présentées ou ont écrit à nos bureaux...

Jamais le cinéma, on le voit, n'a connu plus grande faveur ni tourné plus de têtes...

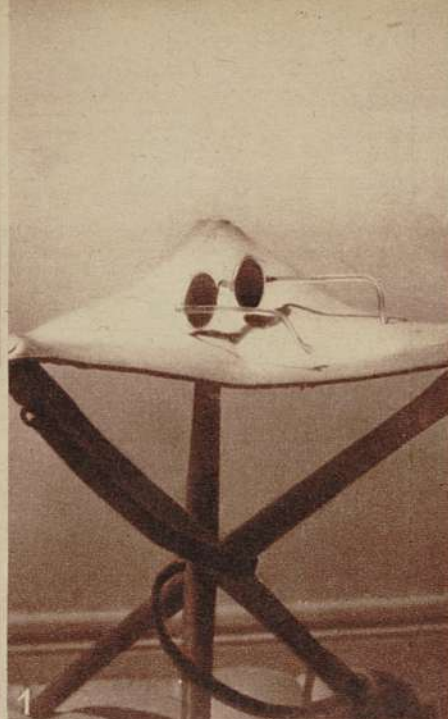
Sept élèves sur mille, c'est peu, hélas ! quand on a rêvé de faire le plus d'heureux possible... Mais qu'on réfléchisse que ce n'est pas « Ciné-Mondial » qui a réduit les chances des concurrentes, mais bien le nombre de celles-ci.

Quoi qu'il en soit, sept jeunes filles, grâce à « Ciné-Mondial », vont entrer dans la carrière cinématographique.

Le jury s'est réuni pour délibérer. La semaine prochaine nous publierons les résultats...

Nous choisirons parmi les autres candidates une douzaine de petits rôles.

Ne dites pas encore : « Je n'ai pas eu de chance !... » Tous les espoirs vous demeurent permis !



UN CONCOURS DE CIRCONSTANCE

Parmi le très abondant courrier que nous avons reçu en réponse à notre concours des sept jeunes filles, nous avons pu lire une bien amusante lettre signée : « 20 jeunes gens du 20^e. » Est-ce du 20^e arrondissement ? Mystère... En tout cas, si ces vingt jeunes gens approuvent d'un commun accord notre concours, ils se plaignent qu'on s'intéresse toujours aux jeunes filles.

« Un peu au tour des jeunes gens, nous disent-ils, pourquoi pas le concours des sept jeunes gens ? »

Très juste, dirons-nous, comme M. Carter, en avalant la pilule, mais songez, Messieurs, que si nous donnions suite à votre demande, nous nous verrions ensuite moralement obligés d'organiser, sur leur invite, le concours des 7 vieillards, des 9 célibataires, des 14 divorcées, des 38 orphelins, des 76 filles-mères et des 582 veufs sans enfants...

Ce serait peut-être original, mais nos lecteurs finiraient peut-être par se lasser...

Il faut avant tout, et ce sera le mot de la fin, qu'un concours soit de circonstance !

UNE LETTRE QUI TOURNE !

Maurice Tournier a reçu l'autre matin une lettre qui l'a beaucoup amusé :

« Monsieur,

« Je viens d'arriver à Paris. Je suis majeure. J'ignore tout de cette ville et n'y connais absolument personne : je voudrais faire de la figuration, est-ce à vous qu'il faut que je m'adresse ? Soyez indulgent si je fais fausse route, et guidez-moi un peu, le voulez-vous ?

« Une petite fille qui se sent bien seule dans Paris. »

— Que faut-il répondre ? a demandé une secrétaire.

Maurice Tournier a souri et il a dit : — Répondez à cette petite fille que je la remercie d'avoir pensé à m'écrire à moi aussi... et qu'une lettre omnibus fait toujours plaisir.

La petite fille devait tellement s'enrayer qu'elle avait adressé à Henri Decoin, à Christian-Jaque, à Georges Lacombe, à Pierre Caron, à Jean Dréville, le même S. O. S. !...

Devendra-t-elle figuration, au moins ? L'avenir le dira !



UN CARACTÈRE DE COCHON

Vous voyez, cet artiste, là-bas... c'est André Luguet.

Vous voudriez bien savoir de quoi il parle ?... Quelles confidences, quelles indiscrétions, quels sentiments impénétrables il exprime ?...

A pas de loup, nous nous approchons et voici ce que nous entendons :

— J'ai acheté un cochon que j'ai nourri avec amour... mais il n'a pas cessé de me décevoir ; en effet, si pendant un

instantanés

mois il augmentait considérablement de poids, l'autre mois il perdait son volume ; et toujours ainsi, si bien qu'il me sembla que mon cochon était ensorcelé. La vérité était beaucoup plus simple et c'est un paysan qui me l'a révélée : votre cochon, mais il grossit dès qu'il ne pense à rien, mais dame, dès qu'il est amoureux, il dépérit... car c'est une femme, pardi, votre cochon !... et elle en a bien le caractère... un vrai caractère de cochon !



A L'ŒUVRE !... A L'ŒUVRE !...

Une charmante directrice de théâtre a reçu dernièrement la visite d'un jeune comédien en chômage qui venait solliciter l'emploi de régisseur... Vivement intéressée par cette proposition, elle lui dit : — C'est très bien, mon jeune ami... au moins si un acteur tombe malade, vous pouvez le remplacer... En attendant, appliquez-vous à votre tâche de régisseur... et comme il n'y a rien à faire l'après-midi, vous irez au bar laver la vaisselle, les spectateurs consomment beaucoup le soir...

Un acteur doit être bon à tout faire !

CET AGE EST SANS PITIÉ

Harry Baur attendait patiemment son train dans la salle des pas perdus de la gare Saint-Lazare, quand un jeune homme s'approcha de lui et l'aborda en ces termes :

— Monsieur Baur, je vous admire. Vous êtes le plus grand comédien du monde. Vous pouvez tout, faites-moi faire du cinéma. J'ai du talent, j'en suis sûr.

Harry Baur, surpris, lui dit doucement :

— Eh là, jeune homme, ne vous emballez pas, le talent ne s'improvise pas, il faut travailler avant de faire du cinéma si vous voulez réussir.

— Et les jeunes, alors... vous y pensez ?... répliqua le jeune homme furieux. Tenez, vous pouvez crever. Je suis certain de vous remplacer.

Harry Baur a manqué son train : il n'en est pas encore revenu...



UNE VIE DE CHIEN

On demandait à Larquey des nouvelles de son chien :

— Oh ! c'est un bon chien, dit-il, de cette voix à l'accent traînant que nos lecteurs connaissent bien, mais le plus difficile c'est de le nourrir... Les côtelettes ne poussent pas toutes seules et dame, quand par hasard on en a, elles sont d'abord pour la famille... C'est qu'on est dix chez nous !

— Quoi, vous avez tant d'enfants ?

— Oh ! non, mais j'en ai tout de même quatre... Et ces quatre ont grandi depuis que je les ai eus, alors, dame, ils ont fait des petits... Et il faut bien penser à eux avant le chien, n'est-ce pas ? Alors, il n'a plus que les os sur la peau, mais comme ce sont les siens ça ne le nourrit pas !



NE TOUCHEZ PAS AU TEXTE !

C'est André Luguet qui raconte cette histoire ! Huguenet était, certes, un grand artiste, mais il n'avait jamais eu de mémoire, ce qui est bien le comble de l'embêtement pour un acteur qui, chaque soir, doit savoir son rôle par cœur.

Aussi, il avait son procédé mnémotechnique qui consistait à écrire sur des grands panneaux, partout, dans son cabinet de toilette, et dans l'ordre, les phrases de son rôle.

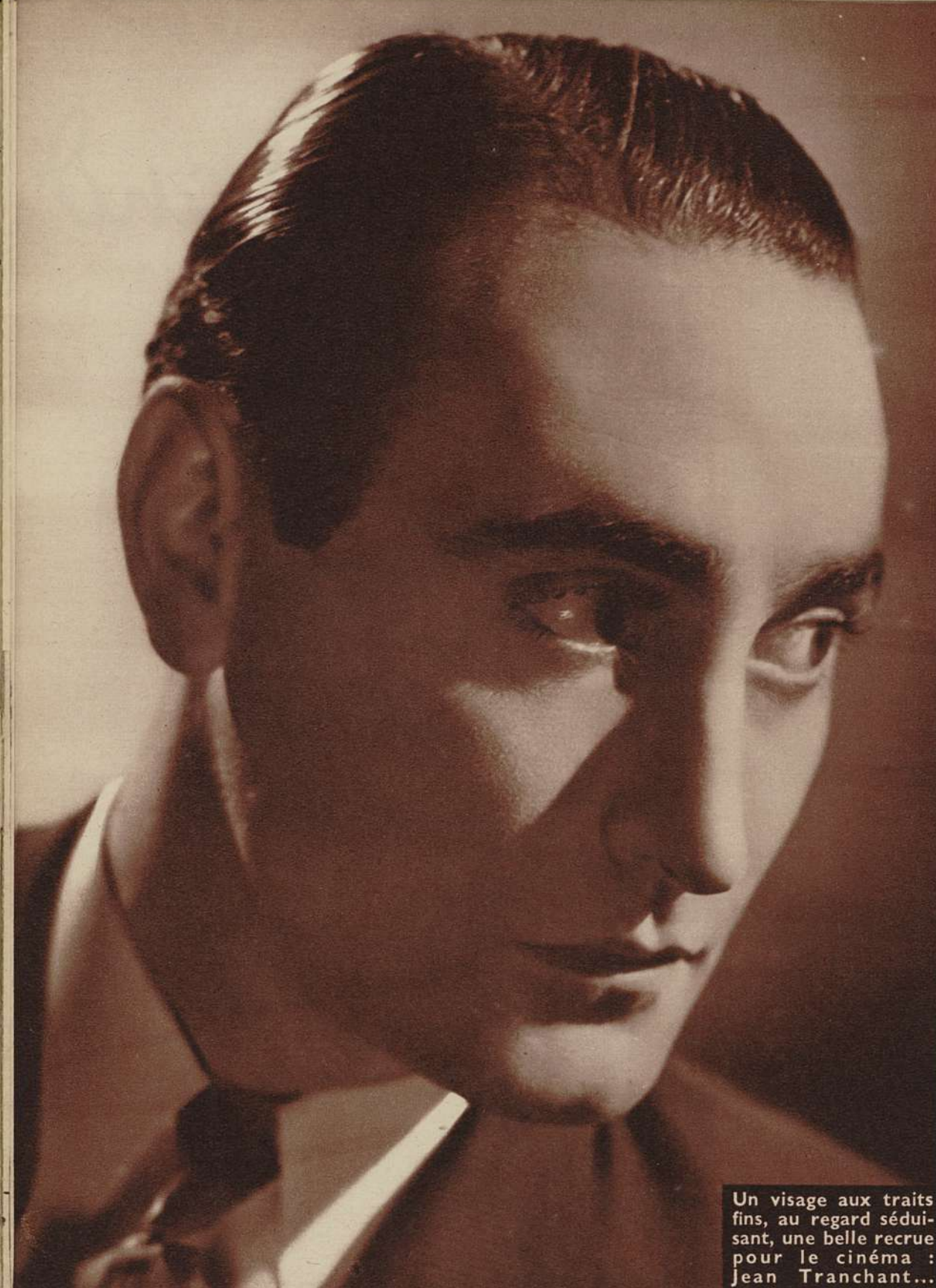
En se rasant, il déclamaient : « Je te plongerai ce poignard dans la gorge » et, en entrant dans le bain : « Je laverai cette offense dans le sang. »

Quand il entra en scène, il n'avait qu'à se souvenir qu'à peine levé, il passait d'abord devant la glace et la première phrase lui revenait ; puis, c'était la douche, alors, en face, sur le mur, il retrouvait la seconde phrase ; et ainsi de suite jusqu'à la fin de sa toilette.

Mais il arrivait que sa bonne dérangeait l'ordre des panneaux ; alors, ce soir-là, c'était la catastrophe ; l'infortuné Huguenet faisait une salade... et mettait brusquement la charrue devant les boeufs.



Quels personnages avez-vous trouvés ? Qui est la vedette ? Qui est l'opérateur ? Si vous devinez, vous gagnerez une photo dédicacée par votre vedette préférée...



Un visage aux traits fins, au regard séduisant, une belle recrue pour le cinéma : Jean Tranchant...



Le cinéma est un jeu de patience. Le nombre des partenaires est illimité. La partie peut durer un mois, un an ou toute la vie.

Ce n'est pas toujours une partie de rigolade. C'est même quelquefois un supplice chinois.

Mais tout s'arrange, et, contrairement au ciel, les étoiles sont en bas et la lumière en haut. Les astres (ou projecteurs) ont un numéro.

L'opérateur (ou Apollon) vise la vedette dans les termes les plus amusants ; par exemple : « Attrape-lui l'épaule... Serre-lui la tête... Branche le 23... Ecarte le 120 et lâche la sauce ! »

La script-girl tient le journal du bord et observe tout. L'opérateur surveille l'éclairage à travers un petit monocle teinté, comme pour les éclipses. Le metteur en scène regarde le reste. S'il a l'air extrêmement triste, c'est que cela ne va pas ; mais s'il rit de bon cœur, c'est que la scène est complètement ratée. Il est très difficile de se faire une opinion.

Quand l'artiste s'est souvenu de son texte, l'homme qui tient la perche du micro lui fait une ombre sur la figure. Quand l'éclairage est réglé, c'est l'artiste qui batifolle. Quand le « son » se déclare satisfait, l'opérateur annonce que la photo est manquée (l'interprète est sorti du champ). Quand tout va bien, on s'aperçoit qu'il n'y a plus de pellicule.

Il y a un grand artiste que le public ne voit jamais et qui pourtant joue dans tout le film : c'est « l'homme de la claquette ». Il oublie généralement de faire la claquette dans les plans sonores, et, dans les plans muets, il lui arrive de claquer si fort qu'il s'étale de tout son long.

Les machinistes et les électriciens sont d'une étonnante maîtrise. Ils vont et viennent avec tant de silence, tant d'efficacité, tant d'intelligence qu'ils forcent l'admiration. Le directeur de la production est en proie à une perpétuelle angoisse.

Le décorateur met une matinée à élaborer un décor que l'on démolit toutes les deux minutes pour placer l'appareil.

L'appareil est un objet un peu encombrant. Il n'a rien à voir avec les petits instruments de photographie que l'on emporte en villégiature. On le fait glisser sur des rails, et il se ballade partout. C'est un cyclope indiscret et dangereux, car il ne faut pas le regarder. Lui, de son côté, ne vous perd pas de vue. Cherchez à comprendre !

Il y a le maquilleur. Un ancien grand artiste du cinéma muet qui parle russe avec l'accent français et français avec l'accent du Caucase.

Pour pleurer, c'est très facile. Quand on est arrivé à

avoir les yeux pleins de larmes, on se décide à tourner la scène. Alors... le maquilleur se précipite avec un bout de papier buvard et vous sèche les yeux. Inutile de vous dire que ça flaque tout par terre.

Mais le maquilleur est plein d'imagination. Il va chercher un petit tube de menthol et souffle en visant vos yeux. Il y a de quoi devenir aveugle ; ça pique horriblement, mais ça ne fait pas pleurer.

Emprunter les vêtements de quelqu'un, c'est peu de chose. Mais emprunter la peau d'un personnage, cela peut causer une certaine perturbation dans la vie qu-

Lorsqu'on a passé l'après-midi à New-York avec 60 douzaines de glaïeuls blancs...

(Photos de l'film)



Un film c'est une drôle de Chanson

PAR Jean Tranchant

tidienne. Par exemple : lorsqu'on a passé l'après-midi à New-York avec soixante douzaines de glaïeuls blancs, un domestique stylé et une collection d'objets d'art merveilleux, il paraît invraisemblable d'attendre le métro à Botzaris, et de changer à Opéra pour aller à la Madeleine !

Ces faux soleils, ces contre-jours, ces jardins artificiels, ces nuits d'amour à 10 heures du matin par 40 degrés de chaleur, font un bal où chacun joue sa chance, sous un masque de fards, dit-on, le visage plus beau aux yeux des spectateurs, mais qui n'en est pas moins un masque.

Les artistes de cinéma dont on partage le cœur en petits morceaux, ont l'impression d'assister à ces films que l'on projette tantôt à l'endroit, tantôt à l'envers. La belle histoire ressemble à une maison qui, tout à coup, explose et dont les mille miettes, grâce au monteur, reconstituent un édifice que l'on appelle « le film ».

On dit d'ailleurs très peu souvent « le film ». L'usage courant veut que l'on dise « mon film ».

La figurante Hénervole dit : « mon film » ; l'habilleuse, la mère de la jeune vedette, le peintre de l'affiche, le musicien, l'orchestrateur, l'aubergiste qui fournit les canettes de bière, tout le monde dit : « mon film ». Le musicien, l'orchestrateur, le scénariste, le maquilleur, l'assistant (à la rigueur, l'auteur de l'œuvre) disent : « mon film ». « Avez-vous vu mon film ? » « Je travaille à mon film. » « On a fini de tourner mon film » ou bien « mon film est au montage », etc.

Le commanditaire ne dit jamais : « mon film ». Il sait bien, par expérience, que le public hésite parfois à employer ce possessif, mais que lorsqu'il l'emploie c'est que la partie est gagnée.

Je n'avais pas compris tout cela avant d'avoir franchi le seuil de la cathédrale des images. Je ne me doutais pas des efforts dont chacun devait faire preuve parmi ceux qui préparent les fables du bonheur, de l'amour et de l'aventure. La naïveté des jeunes femmes qui rêvent de devenir « stars » me faisait sourire, je l'avoue. Mais je reconnais mon erreur, car, moi aussi, j'avais un rêve.

Au temps de la plus grande tristesse de ma vie, j'ai fait une chanson qui m'a porté bonheur. C'était au coin d'une table de fer, près d'un canal lugubre, dans une guinguette où régnaient la poussière et l'odeur de l'ail...

A force d'inconscience, tel un enfant qui chante la nuit dans la forêt pour oublier la peur, j'avais inventé une auberge...

Et voilà que des années après, par la magie de ces hommes qu'on appelle producteurs, le songe téméraire devient une réalité vivante avec des personnages, des fleurs et une histoire où, parmi l'éclatante jeunesse, on voit quelquefois perler aux yeux les rosées de l'attendrissement...

Marcel Herrand

un homme qui commande un homme qui obéit

par Marcelle ROUTIER

val qu'il faut rendre sage pour qu'il ne s'écarte pas de sa route. La belle route, celle qui est droite, dansante sous la lumière de midi, claire et froide à minuit. Celle qui est dure et solide sous le pied. Qu'on ne quitte jamais.

C'est son métier. Un métier dont il a fait un art. L'art est, dit-on, un sacerdoce ; il l'est pour cet homme si hypnotisé par son art, que rien de ce qui vient de l'extérieur ne peut distraire. « Il faut, avant tout, apprendre son métier... Je ne veux pas être une étoile, mais je voudrais être un artiste... Il n'y a pas de réussite, il n'y a que de la patience et de l'effort. Ah ! si mes amis les jeunes voulaient se laisser quelque peu commander, s'ils voulaient ne pas croire à la réussite trop brillante, trop rapide pour durer, s'ils avaient foi dans le travail dur et efficace, il y aurait parmi eux des artistes. »

Faire mieux après avoir bien fait, n'est-ce pas là tout le programme d'un bon comédien ?

Au théâtre, Marcel Herrand a tant joué de pièces qu'il ne peut pas les nommer : il les rejette dans le temps d'un geste lointain.

— Une quarantaine environ depuis la création du Ri-

deau de Paris en 1928, notre théâtre à Jean Marchat et à moi. A part cela, je joue depuis toujours, enfin depuis 1917...

...Tandis qu'au cinéma, je peux facilement compter. En muet : *Le Jugement de minuit* ; en parlant : *Le Domino vert*.

C'est pour cela qu'il est double et que l'on peut dire de lui :

L'homme aux deux passés...

L'homme aux deux avants...

Théâtre ? Cinéma ? « Mais il n'y a pas de différence, qu'importe que le public soit là. Le monde du cinéma, les dames en visite au studio, les machinistes, les électriciens, ne sont-ils pas, eux aussi, un public ? »

« Le texte est morcelé, on en a moins à dire, il faut moins de mémoire, mais davantage de patience. Il est aussi difficile d'être honnête et vrai dans les deux... Dans les deux, il faut connaître son métier, avant toute chose, il faut travailler. »

Pourtant, ne croyez pas que Marcel Herrand ne sait pas rire, jouer avec son chien, et surtout sourire à l'im- portun, être merveilleusement absent ; cette faculté réservée aux petits enfants et aux poètes.

Et puis, il a une autre qualité, il sait obéir.

La lumière est dure sur le plateau. De grosses gouttes de sueur opaques, entraînent le maquillage sur le col de la chemise.

Marcel Herrand est là, immobile, le regard un peu faux devant Elina Labourdette. Il est « Audiguanne. »

La voix sèche, précise, du metteur en scène commande, ordonne :

— Vous allez traverser toute la cour. Vous savez qu'elle est là dans sa chambre. Vous êtes dévoré du désir de la voir et vous restez maître de vous... Un visage étranger au véritable Marcel Herrand naît ; il emprunte ses traits mais les fausse. C'est un ingénieur traître, un traître trop intelligent, si attachant qu'on souhaite sa réussite sans oser se l'avouer.

— Avancez, reculez, bien.

Il obéit.

L'année dernière, à peine, dans une salle de théâtre, sur une scène éclairée en veilleuse, le même homme commandait au même personnage.

— Comprenez-moi bien, Oetly, vous êtes un directeur original et dur, un chef obéi, on ne connaît pas de défauts à votre cuirasse ; pourtant vous êtes un homme, et c'est l'ensevelissement des hommes de votre mine qui va nous le révéler. C'est ça, c'est bien, un peu plus à droite de l'entrée, avancez, là, ça y est !

Le même homme possède en lui ces deux valeurs complémentaires : commander, obéir.

Il s'appelle : Marcel Herrand, il n'a aucun projet « vedette », il a des projets de travail. Il ne connaît qu'une chose, c'est qu'il veut jouer ; soit au théâtre, soit au studio, le plancher pour lui est le même, il n'aime qu'une seule chose, son métier et sa vie double qui ne connaît pas le partage de son unique amour : créer.

M. R.

Irène

au pays des merveilles ou un nom qui porte BONHEUR...

ELLE s'appelle Irène Bonheur.

Joli nom, Irène Bonheur... Facile à porter, peut-être, mais doux, ronronnant et simple à retenir.

Un nom heureux.

Le miracle, c'est qu'il s'harmonise admirablement avec cette jolie fille, grande et souple, aux cheveux châtain roux, aux dents éclatantes et au menton rond, rehaussé, en plein centre, d'une ravissante petite fossette.

Tous ses sourires viennent s'inscrire là, dans ce repli étoilé qui donne à ce visage sa marque originale, ce je ne sais quoi qui fait qu'on l'admet tout de suite, sans discuter, les yeux fermés.

Et l'on ne peut plus s'étonner, après avoir vu ce sourire dans cette fossette ou cette fossette dans ce sourire, qu'on ait donné à cette frimousse de dix-huit ans, un écran pour miroir.

Est-ce sa faute, à cette petite, si la chance a souri à son sourire ?

Est-ce sa faute si elle est devenue, du premier coup, jeune première dans son premier film ?

Ce n'est pas la première fois au cinéma que la veine a le coup de foudre, n'est-ce pas ?

Eh bien ! le coup de foudre a atteint cette fois-ci, Irène Bonheur, qui l'attendait, comme tant d'autres jeunes filles, sagement, patiemment.

Le coup de foudre l'a atteint en plein sourire ; un sourire, une étincelle, un contact, et voilà, c'est fait : on tourne...

Il ne vous reste plus ensuite qu'à remercier la bonne fée tutélaire — c'est-à-dire Edwige Feuillère — qui vous a recommandé au magicien-producteur et à prendre gentiment votre envol pour aller rejoindre les étoiles...

Irène Bonheur adore naturellement Edwige Feuillère, sans laquelle son bonheur ne serait pas ce qu'il est, et elle a envers son producteur une dette de reconnaissance dont elle s'acquitte en travail-



Joi... Rire... Espoir... Irène Bonheur devant son destin.

commence les scènes autant de fois que son metteur en scène le lui demande et elle se prête de la meilleure grâce à l'interview.

Nous l'avons vue au Zoo de Vincennes, alors qu'elle venait de tourner sa dernière scène d'extérieurs de « Pension Jonas », avec Larquey.

Avec Larquey qu'elle a désiré comme partenaire et qui l'a aussitôt adoptée.

Car la chance a été pour elle jusqu'à lui permettre de tourner avec l'un des meilleurs artistes et celui qu'elle préférerait.

Elle répond à nos questions avec une spontanéité qui touche à l'ingénuité. Elle est naturelle, charmante et, chose rare, très peu vedette pour une jeune fille qui pourrait avoir la tête tournée d'avoir tourné si vite...

— Ce que j'ai trouvé de plus difficile à faire au cinéma ? Eh bien, c'est de répéter vingt-cinq fois la même chose avec le soleil dans l'œil. Et puis, le maquillage me gêne... J'ai l'impression d'avoir un masque. Mais le plus terrible, c'est de penser à tout à la fois. C'est inouï. Il faut que je pense au texte que j'ai à dire, à mon rouge à lèvres, à mes dents, à mes cheveux, à mes mains, à ma robe, à mon partenaire, à mes yeux ; c'est très compliqué...

— Après *Pension Jonas* ? Eh bien, je vais tourner un petit rôle dans *La Duchesse de Langeais*. J'ai accepté parce que je vais jouer avec Edwige Feuillère. Elle est admirable, n'est-ce pas ? C'est une très grande actrice... Je lui dois beaucoup... Sans elle...

Irène Bonheur sourit en pensant à sa grande amie protectrice.

— En attendant, je travaille, vous savez. Je me rends bien compte que si je veux devenir une grande vedette, il faut que je

travaille énormément... Alors, je répète tous les jours mon rôle et mes chansons avec mes professeurs.

— Pas de loisirs ?

— Non... Si... Enfin, voilà... Tous les matins, pendant une demi-heure, je prends une leçon que j'aime beaucoup...

— ? ? ?

— J'apprends à conduire, c'est épatant... Elle a décidément toutes les veines, cette petite !

Elle est devant nous immobile, toute droite, dans une splendide robe blanche de Maggy Rouff, une robe de garden-party, cernée dans le bas de rubans noirs et bleus.

Sa silhouette se détache, éblouissante, sur un fond de rochers gris comme si un coup de baguette l'avait fait sortir du rocher même.

Elle nous parle d'une jolie petite voix mélodieuse, cependant que son sourire se dessine et grave, au milieu de son menton, cette adorable petite fossette en étoile que l'écran va connaître demain.

— Alors, dit Pierre Larquey, avec ce ton bonhomme qui n'appartient qu'à lui... on « joue » ? C'est tourner qu'il veut dire.

Et tous deux « tournent » : c'est « jouer » que je veux dire... La jeunesse et l'expérience, la grâce et le naturel, la beauté et le mot pour rire, du sentiment et la nuance exquise... je pourrais continuer à l'infini... Je préfère vous dire : « Un grand acteur et une jeune fille... chut, ne le répétez pas... Pierre Larquey et une toute petite fille bien joyeuse : Irène Bonheur ».

L'art est une longue patience... Il faut vraiment que j'apprenne tout ce texte ?

Photos N. de Morgoli.



Le clochard et la toute petite fille... Ce pourrait être une fable très morale. C'est un film, un film où vous rirez « comme une baleine »...

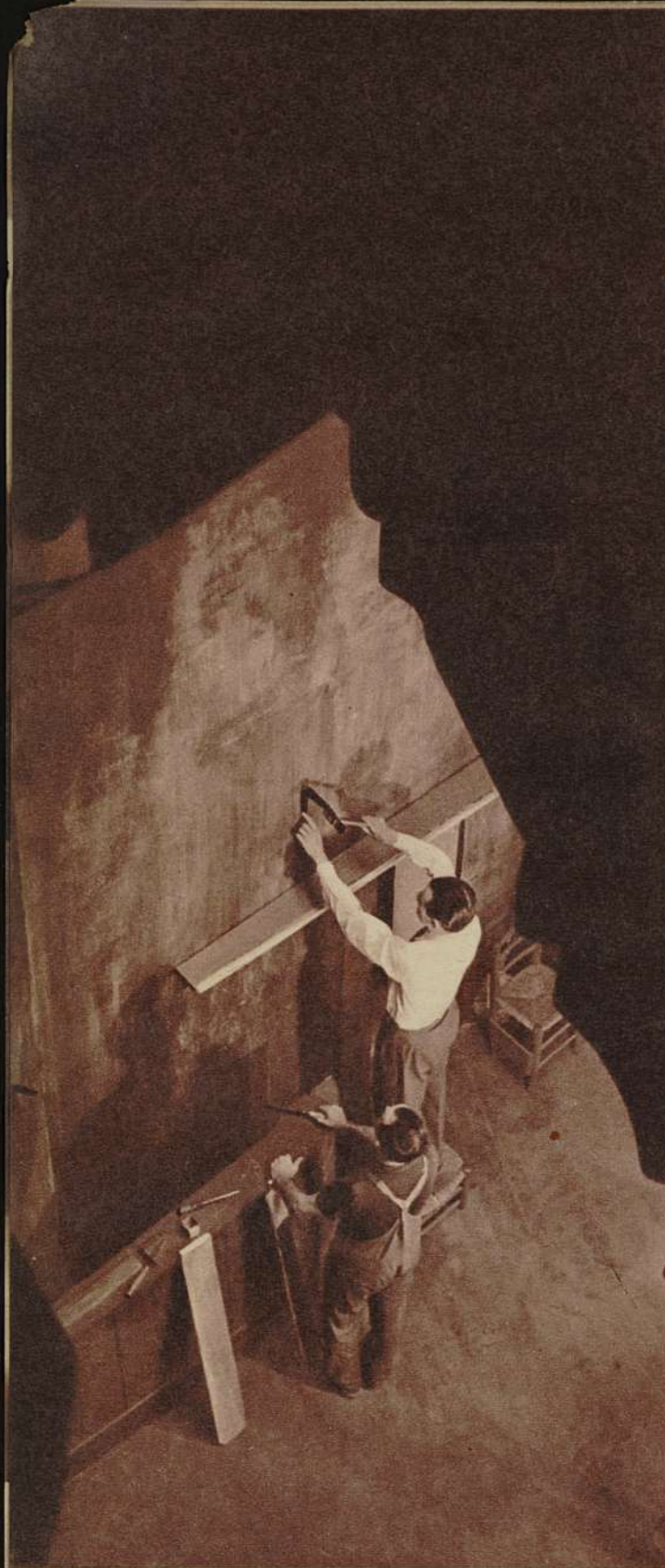
Est-ce sa faute si une très bonne fée a prononcé en sa faveur les mots qu'il fallait pour faire apparaître un magicien qui la conduisit directement au pays des merveilles ?

lant beaucoup pour ne pas être inférieure à sa tâche.

Et elle ne l'est pas, loin de là. Elle arrive chaque matin, sachant son texte sur le bout de ses ongles roses ; elle re-

Sur le bleu du ciel, Irène Bonheur se voit...

Irène et son metteur en scène, Pierre Caron.



Marcel Herrand a un troisième métier : celui de machiniste.

QUE le ciel soit gris ou que le soleil déjà oblique de l'automne filtre à travers les raies des volets de la chambre close, quel qu'il soit, ce matin nous trouvera semblables à nous-mêmes : attachés à notre vieille peau comme à une tunique de Nessus.

Il en est ainsi pour nous tous, il n'en est pas de même pour Marcel Herrand. Un petit génie noir et impérieux lui attachera le masque du jour. Ce génie se nomme téléphone ; il dira si on tourne ou si on répète au Théâtre des Mathurins, si pendant la journée entière on devra prêter son visage, sa voix, ses gestes à Audiguanne, l'ingénieur de la mine, ou si on sera un acteur sur le plancher d'une scène de théâtre.

Pour cet homme au sourire un peu distant, au regard lointain, correct et froid, vêtu de tweed épais et large, il n'y a que du travail et de la... passion. Une passion obstinée, portant œillères comme un che-

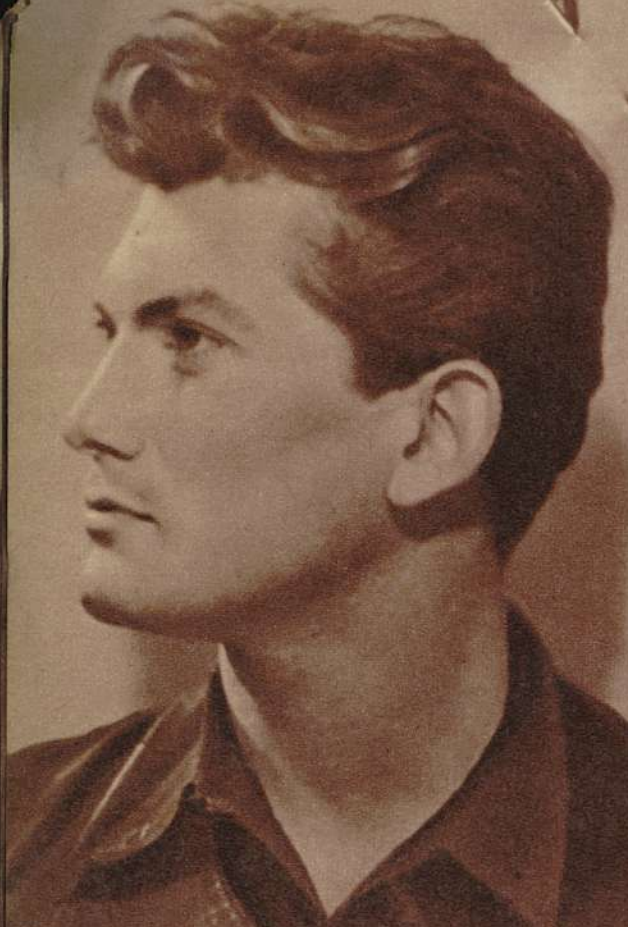


Est-ce un coffre-fort que dissimule ce portrait de Molière ? Non, un judas par où Herrand surveille la scène des Mathurins.

Marcel Herrand aime tant Racine qu'il lui a donné la première place dans son théâtre : l'entrée.

Et à ses cactus, la première place dans sa loge.



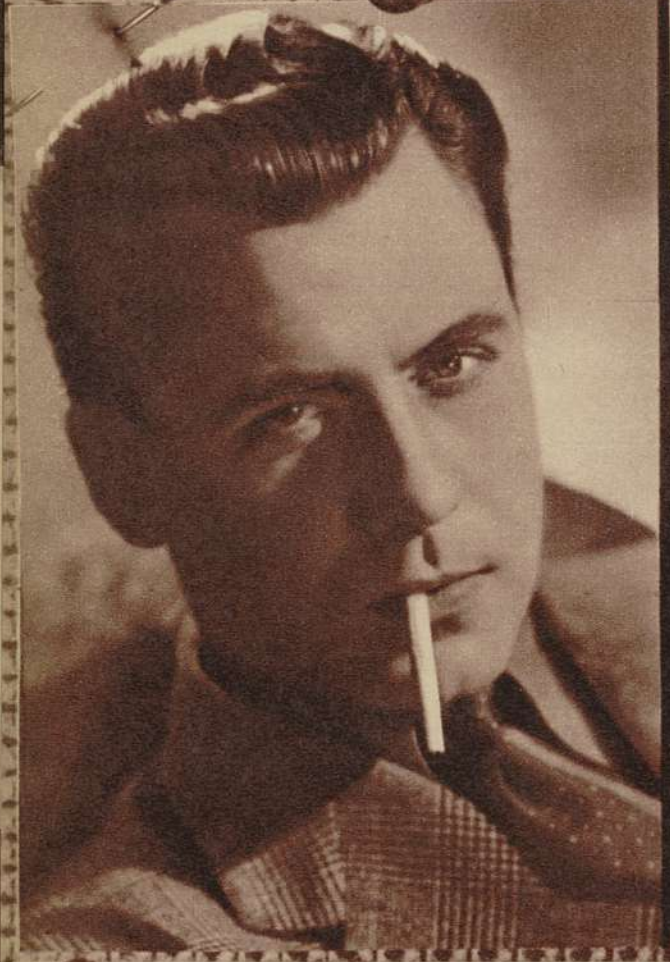


Jean SERVAIS
le pratique

Mon rêve le plus cher va vous paraître un peu abracadabrante et pourtant, sans les... événements, je l'aurais peut-être réalisé. Un « show-boat » ! N'y a-t-il rien de plus merveilleux, pouvoir partir au gré de sa fantaisie, jouer une pièce ou présenter un film. Ce soir aux Antilles et dans un mois (au moins !) au Pôle Nord.

Chaque nuit m'apporte un embellissement de plus. Ainsi, tenez, avant-hier, j'y ai ajouté un bar et pourtant c'était un jour sans alcool.

A quoi rêvent les jeunes premiers

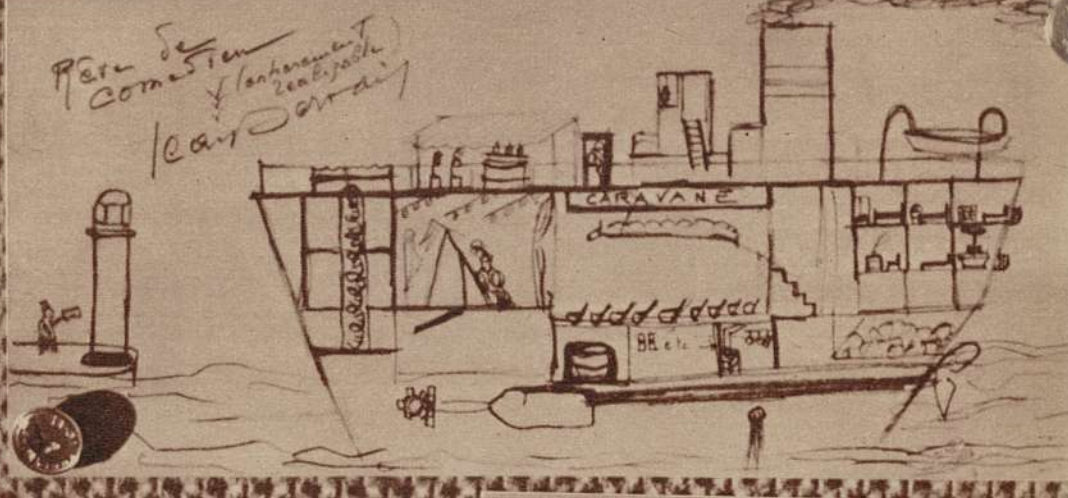
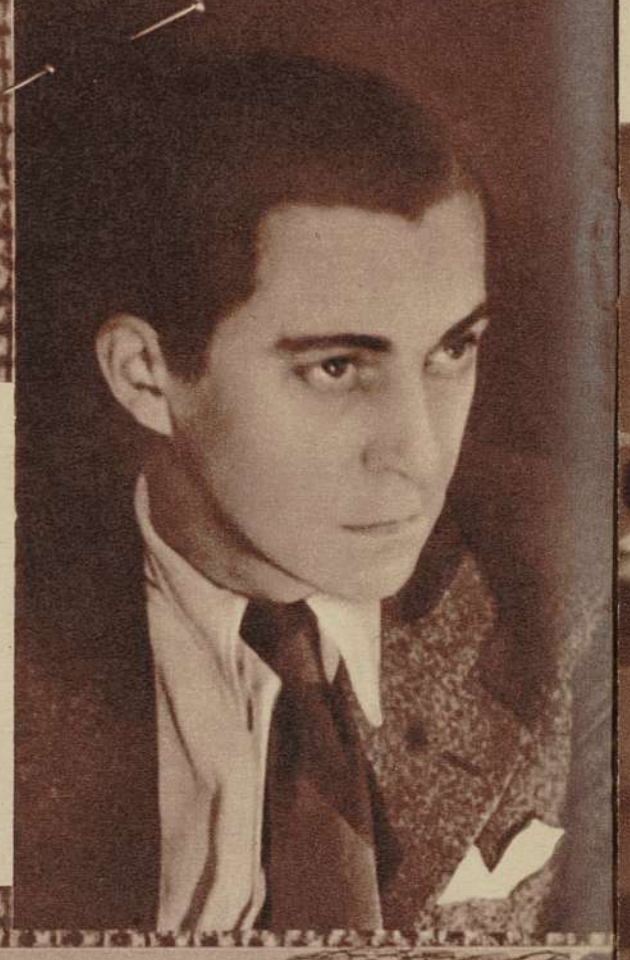


Jean MARAIS, le batailleur

Naturellement, j'aimerais vous raconter de beaux rêves capables de séduire l'imagination des lecteurs, mais, hélas ! il me faudrait inventer, et j'ai décidé une fois pour toutes de ne jamais mentir.

Pendant la guerre, mes rêves étaient presque toujours des rêves de théâtre; par exemple, je devais jouer sans savoir un mot de mon texte; jouer en costume moderne dans une tragédie, etc. Aujourd'hui, je rêve presque toujours de guerre, de batailles, de poursuites, de corps à corps et de fusillades, mais je le supporte bien parce que je sais que je rêve et qu'il m'arrive même, lorsque cela devient trop pénible, de me dire : « Ne crains rien, c'est un rêve. » Le feu et l'eau jouent un grand rôle dans mon sommeil.

Vous voyez que mes rêves ne sont pas brillants; je m'en excuse et ne vous en parle que pour montrer combien un acteur contrôle une action où il est mêlé même quand il dort.



Roger DUCHESNE
le travailleur

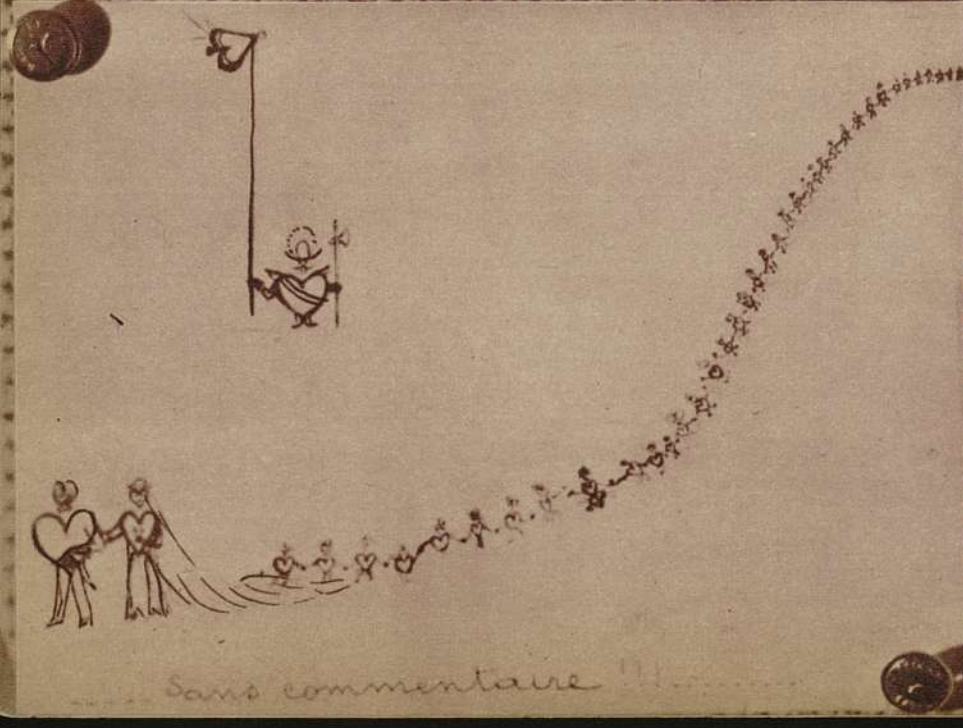
Pour un jeune premier, avoir un beau rôle devrait, en principe, être le rêve obligatoire. Pourtant, je vous l'avoue, une seule chose au cours de mes nuits d'insomnie hante ma pensée : devenir metteur en scène ! Surtout que depuis le temps je commence à me faire une petite opinion à ce sujet.

Georges ROLLIN
le sentimental

« ...Rêve d'amour ! Rêve charmant ! » ça se chante, mais se fait aussi. Surtout lorsque l'image rêvée a des cheveux blonds et que, comme dans toutes les belles histoires, ils eurent beaucoup d'enfants.



(Photos personnelles et Harcourt.)



la Reine des Gitans apprend à Danser



Maurice Yvain joue sa « jota » fougueuse à Viviane. Le rythme ardent l'emporte... Joie de danser.



Voilà un masseur que bien des gens envieront...



Allons ! un peu plus haut ! Aïe ! que ça fait mal !



C'était dur !

QU'IL est beau le métier de vedette, vous dites-vous parfois, comme c'est amusant de chanter, de danser, de monter à cheval, comme c'est amusant ! Et pourtant vous vous étonnez de voir ces êtres étranges, avoir sans effort, sans hésitation, tous les talents. Vous qui, jadis, rêviez de posséder la science infuse, le jour de la composition d'algèbre, le miracle du cinéma vous émerveille.

Telle à qui sa voix basse et doucement râpeuse interdisait les contre ut, s'improvise dans un film, chanteuse d'opéra et vocalise *Lucie de Lamermoor*, sans en paraître le moins du monde surprise... Il est vrai que telle autre que ses cheveux platins et son nez retroussé prédisposaient aux rôles légers et même... très légers... découvre victorieusement — à l'écran — des virus inattendus, le jour où un metteur en scène l'a rendue chimiste.

Je suis donc allée voir pour vous Viviane Romance se transformer en danseuse. Mais pour une fois, c'était vrai. Viviane dansait. Il n'y a d'ailleurs pas tellement longtemps, elle faisait partie du quadrille de french-cancan de Tabin. Depuis, le cinéma et la gloire ont un peu rouillé ses articulations. Et c'est courageusement, qu'accompagnée par Maurice Yvain et dirigée par Léo Staats, elle a appris une « jota ».

Plateau 7. — On tourne. Des gitans, des gardians, de la Provence, de la lumière, demain Viviane apparaîtra au milieu d'eux comme une flamme... Demain...

Plateau 6. — Une pauvre petite lampe éclaire mal un piano désaccordé où une pianiste à chapeau et à lorgnon, joue sans arrêt la même « jota ».

Un homme commande : « Un, deux, trois... » « Attention, recommencez, s'il vous plaît ! » « Là... du rythme ! plus rond le bras, plus souple... bien... très bien ! »

Une femme danse dans une jupe immense, vivant de son mouvement, une jupe de diablerie, mouvante comme un orage ; une jupe qu'on dirait amoureuse du corps qu'elle enveloppe. Des bras dorés comme un bel été, un tambourin de peau, une chevelure de Polynésienne : La reine des Gitans apprend à danser. Elle s'arrête, la jupe de soufre meurt et tombe. Une seconde... une seule seconde de repos, demande-t-elle d'une voix lasse. Mais oui ! c'est elle, cette femme qui implore, c'est cette grande vedette que le professeur commande et brise. Mais oui, Made-moiselle, qu'enviez la vie des stars, c'est parfois difficile de la vivre !

Mais qu'importe qu'aujourd'hui on n'ait pas les jambes douloureuses de Viviane, qu'importe que le maître soit exigeant et le rythme impérieux. Demain, lorsqu'elle dansera, autour du cercle des mains brunes et sonores, elle sera éblouissante.

F. ROCHE.



Un peu plus cambré ! Léo Staats est content de son élève...

(Photos N. de Morgoli.)

Voulez-vous jouer avec nous?

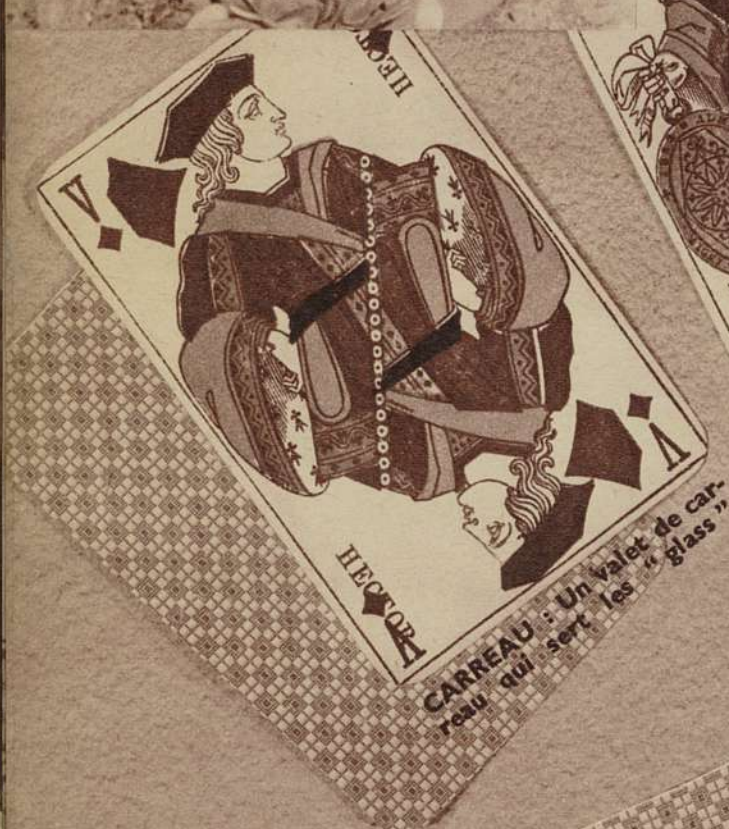
AU JEU DU "VALET MAITRE"



ELVIRE POPESCO



HENRY GARAT



CARREAU : Un valet de carreau qui sert les "glass".



GEORGES GREY



TRÈFLE : C'est le valet qui gagne les cœurs.



CŒUR : Un valet de cœur qui n'a pas beaucoup d'atouts.



PIQUE : Le valet de la dame de cœur.



CŒUR : Un cœur, un simple cœur, a fait tout son bonheur.



PIQUE : Elle est obscure, mais dévouée.



CARREAU : C'est une jeune dame qui désire ne plus les laver.



TRÈFLE : Quoi que sa répartie soit piquante, si dans le langage des cartes "trèfle" veut dire argent, elle l'est certainement.



PIQUE : C'est le mari de la dame de trèfle.



CŒUR : N'arrive pas à faire belote avec sa dame.



TRÈFLE : Cherche à amener la coupe... à trèfle.



CARREAU : Un roi qui a bien failli y rester.

LISEZ CE SCÉNARIO ET DEVINEZ A QUELLE CARTE CORRESPOND CHAQUE ARTISTE...

HENRY GARAT est le valet de chambre de Roger Karl et de Marguerite Deval. Cette dernière, utilisant ses dons exceptionnels de bridgeur, le commande afin d'en tirer quelques profits personnels, mais Roger Karl, s'en apercevant, congédie Garat, au désespoir de Marguerite Deval, la femme de chambre de la maison.

Or, le soir même, Henry Garat est convoqué par S. V. P. pour faire le quatrième chez Elvire Popesco qui est courtoise par Roger Karl. A cette partie, à laquelle assistent Mauloy et Génin, Roger Karl est stupéfait de trouver son propre domestique comme adversaire. Ce domestique gagne. Il gagne même le cœur d'Elvire Popesco. Mauloy, président du Club des patineurs, cherche à obtenir le concours de Garat pour regagner la fameuse Coupe Interclub de Bridge qui a été ravie à son club par le Jockey. La femme de chambre, Nina Myral, et l'extra, Bever, au service d'Elvire Popesco, sont tout étonnés de se voir un nouveau maître, Henry Garat.

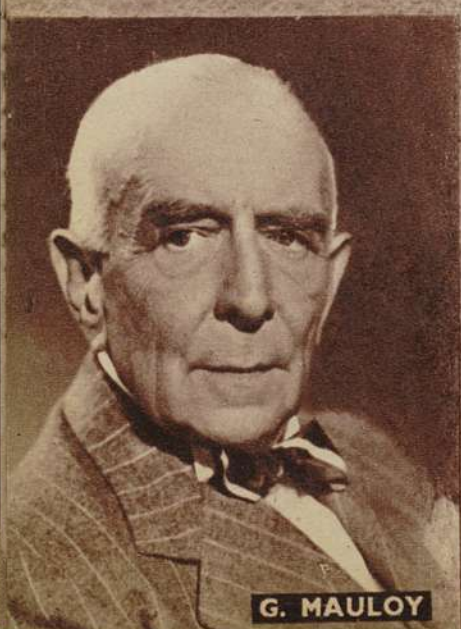
Après une soirée mémorable, au cercle des patineurs, où Garat a non seulement soutenu sa réputation de bridgeur, son prestige atteint par Georges Grey, mais à épauler un compère en la personne de Mihalesco, le barman, il plante là, écumé, Elvire Popesco et la partie de bridge... Le rattrapera-t-on en temps voulu pour gagner la fameuse coupe ? Arrivera-t-il à regagner le cœur de Popesco ? C'est ce que vous saurez bientôt, en allant voir « Le Valet Maître ».

ET MAINTENANT, DEVINEZ A QUELLE CARTE LE CARACTERE DE CHAQUE ARTISTE SE RAPPORTE. VOUS POURREZ GAGNER AINSI 1.000 francs, 500 francs, 300 francs, 200 francs, 100 francs, des disques du film dédiés par Henry Garat et des breloques en émail à l'effigie du Valet Maître. Question subsidiaire : Combien de réponses recevrons-nous ?

Exemples de réponses : Henry Garat est le valet de cœur (ou pique, ou trèfle). Elvire Popesco est la dame de carreau (ou cœur, ou pique). Génin est le roi de pique (ou trèfle, ou carreau), etc... etc...

VOULEZ-VOUS GAGNER 1.000 FR. ?

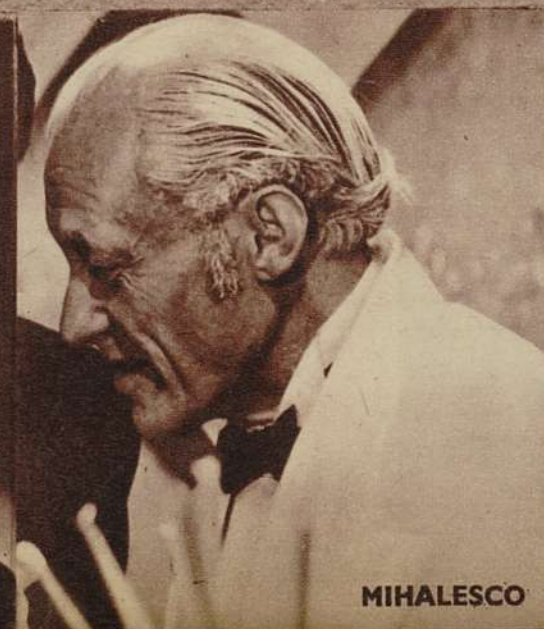
RÉPONDEZ A NOTRE CONCOURS DU "VALET MAITRE"



G. MAULLOY



MARIANE BRAQUE



MIHALESKO



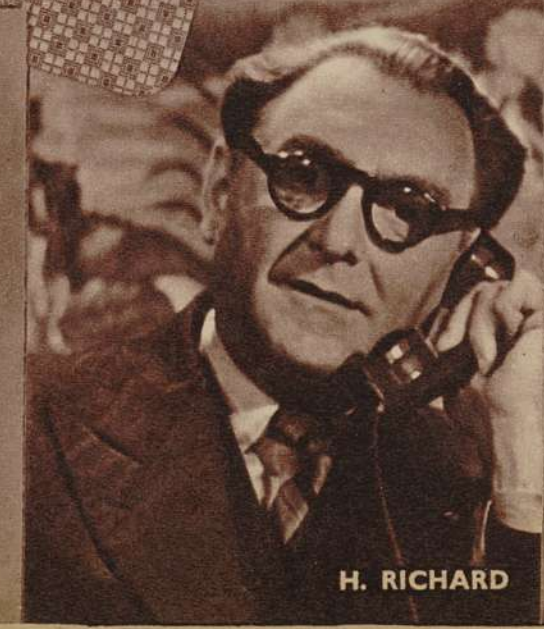
ROGER KARL



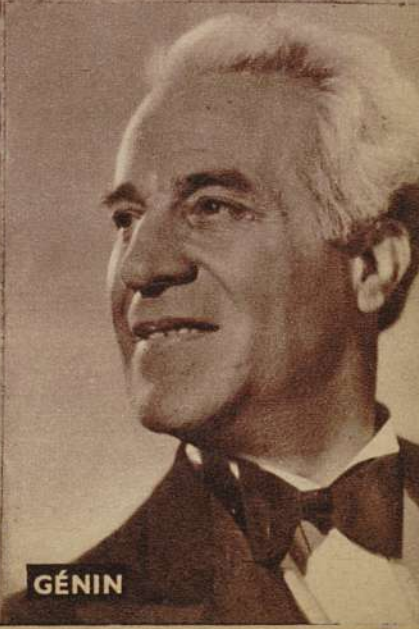
NINA MYRAL



BEVER



H. RICHARD



GÉNIN

(Photos du film.)

LE CLUB DES SOUPIRANTS

Un film dont Fernandel est la vedette est fatalement un film gai. C'est ce qui arrive au *Club des Soupirants*.

Il est réalisé d'après un scénario de Marcel Aymé qui est un des plus pittoresques écrivains actuels. J'ai pu m'en assurer récemment encore en relisant la *Jument verte*.

Mais être cinéaste c'est autre chose, surtout lorsqu'on travaille pour Fernandel. Il y faut beaucoup moins de talent et beaucoup plus de facilité. Il faut savoir oser aller assez loin et, en même temps, savoir ne pas aller trop loin. Le dosage est difficile et ne demande pas spécialement des qualités d'écrivain, mais des dons spéciaux qu'il est assez difficile de préciser... des dons d'amuseur.

Dans *Le Club des Soupirants*, on ne retrouve pas Marcel Aymé. On ne retrouve pas Fernandel non plus. Le film évolue dans une fantaisie burlesque qui a son charme mais qui paraît un peu laborieuse. Trop souvent on a l'impression que les réalisateurs ont dû se presser la tête pour trouver des idées drôles. Ils en ont eues, d'ailleurs, quelquefois et certains «gags», différentes trouvailles, émaillent une intrigue au cours de laquelle on jongle avec les millions et même les milliards d'une

façon qui fait tort à la vraisemblance. Mais, au cinéma, on n'est pas à un milliard près. Qu'est-ce que ça coûte ? Et puis un film gai a-t-il besoin d'être vraisemblable s'il est bien fait ?

La Côte-d'Azur est le cadre ensoleillé d'une course à l'héritière d'un genre imprévu. On y voit un consortium de créanciers fonder un club réunissant tous leurs débiteurs. C'est le «Club des Soupirants» dont chacun des membres devra s'efforcer d'épouser la fille d'un multi-millionnaire en villégiature dans la région et s'engager à verser au club en cas de réussite une somme de 10 millions qui remboursera la totalité des créances et les frais de l'entreprise.

Au cours d'une chasse aux papillons, Fernandel fait la connaissance du milliardaire en question, se lie à lui autour d'un damier et s'éprend de sa fille. Afin de mieux défendre sa chance auprès de celle qu'il aime, il se fait admettre, grâce à un stratagème, au sein du

club et... c'est la conquête d'une ravissante petite cousine, ce qui n'est pas si maladroît puisque la petite cousine est en réalité la véritable héritière. Fernandel riche et heureux a raison de se dire qu'on ne peut pas avoir plus de chance.

La distribution est excellente avec Fernandel ; Louise Carletti, toujours adorable ; Saturnin Fabre. Il y a même une révélation : Annie France, qui est charmante.

Les films de la semaine

par Didier Daix.

PARADE EN SEPT NUITS

L'ORIGINALITÉ du scénario suffirait à assurer l'intérêt du film. Mais il y a aussi la qualité même de ce qui est conté et la façon dont on nous le conte. La coupe en sketches de Marc Allegret, elle trouve son point d'équilibre dans le fait que les derniers sont les meilleurs et qu'ils sont vite fait de nous faire oublier la petite histoire de clown amoureux du début, de la légère aventure boulevardière qui la suit, encore que, pour celle-ci, l'interprétation viennoise au secours du texte.

On nous fait assister au récit d'un caniche qui raconte sa vie de chien, un soir, à la Fourrière. Car les chiens parlent, la nuit, quand Pipi, qui est presque un chien savant, évoque ainsi le souvenir des quatre maîtres qu'il eut successivement et conte les aventures plus ou moins tragiques qui, de maître en maître, le menèrent là où il est.

En dépit des avatars de ce film qui, commencé au début de la guerre, fut terminé après l'armistice, il est très agréablement réalisé. La mise en scène est séduisante. C'est du travail bien fait, du bon Marc Allegret de derrière les églises. C'est Jules Berry, récit d'une bataille racontée par un sourd qui est une sorte de trouvaille. Quant aux sketches, ils ont été écrits et dialogués par Marcel Achard, René Lefèvre et Carlo Rim, sans que l'on soit capable de dire la part qui revient à chacun d'eux.

La distribution ne comporte que des vedettes. Citer leurs noms suffit à lire la qualité de l'interprétation. Ce sont : Jules Berry, Victor Boucher, Gaby Jourdan, Elvire Popesco, Jean-Louis Barrault, Raimu, Alcover, Louis Jourdan, René Lefèvre, Jean-Louis Barrault, Janine Darcey, Noël Roquefort, Carette, Milly-Mathis, Daniel Mendaille, Pierry.

Delmont, Marguerite Pierry.

Parade en sept nuits est un bon film. Mais le titre reste, pour nous, une énigme.

D. D.

“Quelle mouche me pique” pense Fernandel ! ou les ennuis de la vie champêtre... (Photos de films.)

En Haute-Marne, pour préserver les récoltes, on chasse le sanglier... avec l'autorisation des autorités allemandes. Tant mieux pour les récoltes. Tant pis pour les sangliers. Ils sont bien déçus, on leur avait dit que la chasse était interdite.

On se bat à l'Est. Et la renaissance de Smolensk, la traversée du Dniepr et la bataille de Leningrad, qu'on nous montre cette semaine, sont là pour ne pas nous le faire oublier.

FAUSSAIRES

C'est un film policier mais qui s'apparente davantage au documentaire qu'au genre dit «policier». Il ne s'agit pas de débrouiller une intrigue inextricable, de découvrir un coupable insoupçonné au cours d'une aventure plus ou moins fantaisiste. Non, le film est plus près de la vie et basé sur des faits authentiques, il nous montre la lutte entreprise par la police contre les faux-monnayeurs et les moyens mis en œuvre pour la mener à bonne fin.

Une légère intrigue sentimentale embaume le film d'un peu d'amour et de fraîcheur et lui enlève ce qu'il pourrait avoir d'aride. C'est adroitement fait et l'on suit avec agrément les différentes péripéties qui nous mènent par des chemins agréables à l'arrestation d'une bande fameuse et qui ne recule devant aucun moyen pour accomplir son œuvre néfaste.

Le metteur en scène Hermann Pfeiffer a réalisé une excellente mise en scène et la distribution réunit de fort bons artistes qui sont Kirsten Heiberg, Karin Himboldt, Axel Monje, Speelmans, Hermann Brix, Karin Himboldt, Axel Monje, Théodor Loos, Léon Penkert, Peter Elsholtz, Oscar Sabo, Max Gulstorf.

Le chien Pipi, la plus belle vedette de Parade en 7 nuits.

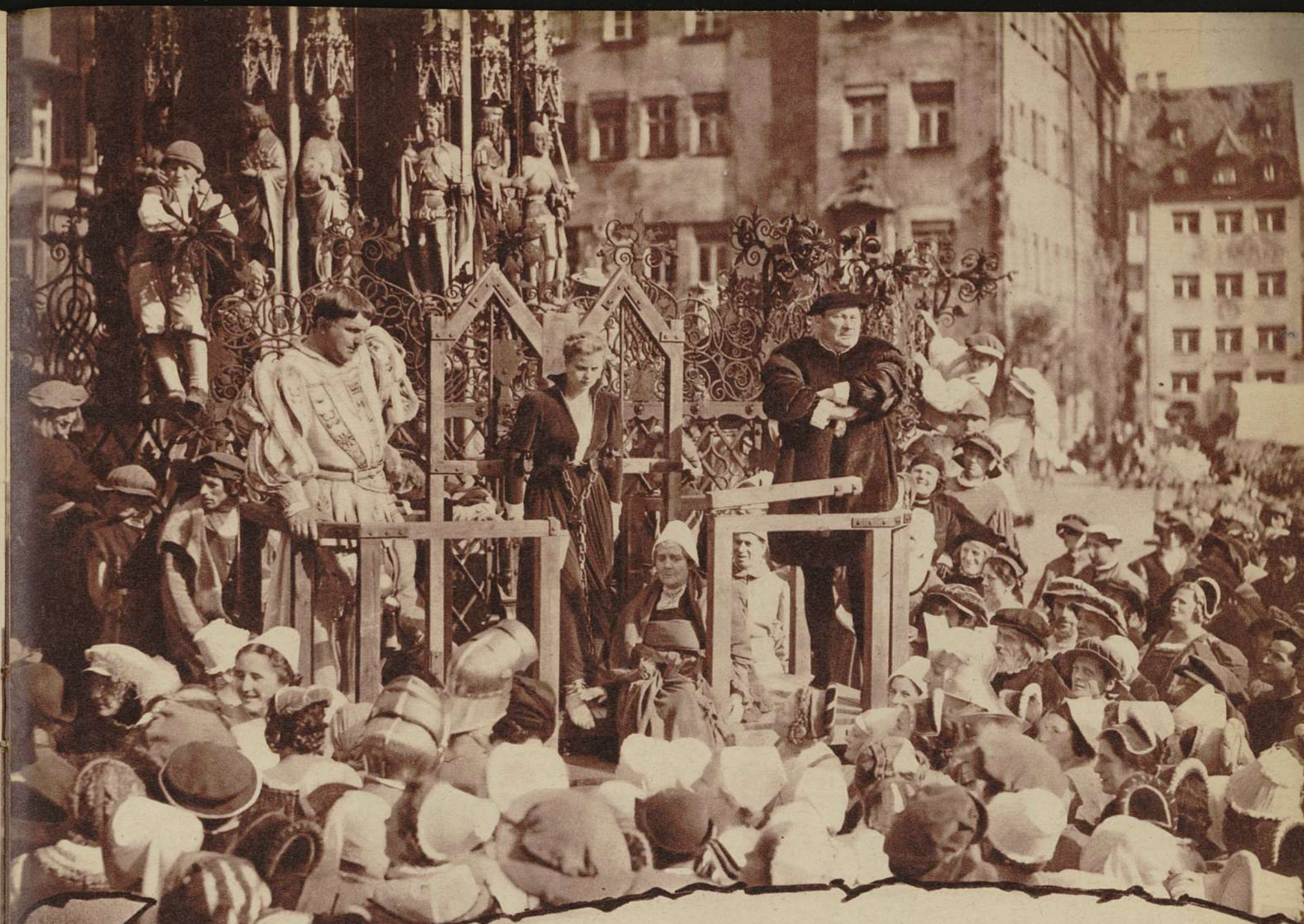
LES ACTUALITÉS

A Bruxelles, sur la Grand-Place — une des plus belles du monde — fête et chants nationaux flamands. On chante la *Brabançonne*, ce qui fait toujours plaisir... aux âmes belges.

A Copenhague, fête des sports humoristiques. Tous les corps de métier sont priés d'y participer. Et chacun de rire... même le roi de Danemark qui assiste à ce spectacle imprévu et joyeux.

A Paris, de la Madeleine à la Bastille et de la Bastille à la Madeleine, championnat de patins à roulettes. Les Parisiens suivent la course avec plaisir et intérêt. Le patin à roulettes... quel moyen de transport pratique !

Kirsten Heiberg et Rudolf Fernand dans *Fausseurs*.



COEUR IMMORTEL

Dans notre poche ou à notre poignet, ce bruit familier que nous n'entendons plus à force de l'entendre, c'est le battement du cœur immortel de Peter Henlein qui mourut pour avoir voulu inventer la montre.

Tout dans ce film est minutieusement réalisé. En opposition à la grandeur, à l'esprit de sacrifice de tels hommes, on nous montre la tendresse ardente d'Eve Henlein, femme de Peter, toute amour et toute sensualité.

Entre ces deux sommets de sacrifice et d'amour, le docteur Schedel fléchit comme un levier. Il réalise l'importance de l'invention de cette horloge sans poids ni balancier qui, à l'épreuve du tannage des navires, permettra à l'astronome Behaim d'établir la première mappemonde. Mais il sait aussi qu'il est urgent d'opé-

rer son malade. Il va trouver Behaim pour le prier d'intervenir auprès de lui.

— Il faut qu'il invente la montre d'abord.
— Mais s'il meurt après ?
— Il mourra.

Qu'importe la mort si la tâche est faite ! Behaim, lui-même, est prêt à mourir pour sa mappemonde.

Ainsi Schedel forme-t-il une sublime moyenne entre la résolution froide et cruelle de ces hommes et la faiblesse frémissante et inquiète de l'épouse qui veut sauver son amour. Eve se soucie fort peu de la gloire de son mari. A-t-elle besoin de gloire pour l'aimer ? Sa vie lui est autrement précieuse. Son amour aussi, cet amour trop rare qu'elle traque et qu'elle supplie en vain. Impuissante à l'arracher au génie qui hante Peter, jalouse de cette montre qui fera d'elle une veuve, elle se sent attirée vers le jeune Conrad,

apprenti sans gloire mais dont l'amour l'enveloppe comme un réseau.

Ainsi *Cœur Immortel* apparaît-il comme une épopée héroïque et familière.

Heinrich George possède un talent à son gabarit, large comme ses épaules, fort comme ses bras, puissant comme toute sa personne. Il a empoigné à bras-le-corps le personnage de Peter Henlein comme pour mieux s'identifier à lui et a fait une création remarquable.

Une troupe excellente profite de son sillage. On y applaudit notamment Kristina Söderbaum qui a la beauté du diable. Avec son visage chiffonné, son front têtu, son sourire irrégulier, sa gorge demi-nue, elle donne au personnage complexe d'Eve Henlein, toute la féminité, toute l'incohérence, toute l'émotion désirables.

la vraie Vamp c'est DANIELLE DARRIEUX

par H.-G. Clouzot.

Bleues, vertes, noires, rouges et dorées, un vol d'étiquettes est descendu sur la terre. Il s'est posé un peu partout sur les flacons et les boîtes de fer blanc.

Ici et là, papillons multicolores, les étiquettes accrochent le regard et forcent l'adhésion.

Ces fragiles morceaux de papier sont doués d'un extraordinaire pouvoir tyrannique. On ne discute pas une étiquette (les marchands de vin et les fabricants de spécialités pharmaceutiques en savent quelque chose). Dès qu'une drogue, une idée, un artiste sont catalogués, la paresse d'esprit est tellement générale que drogue, idée, artiste deviennent instantanément tabous.

C'est ainsi qu'un imbécile ou un plaignant à outrance, à jamais, l'idée de la femme fatale, en collant l'étiquette «Vamp» sur la belle brune à l'œil noir et à la mèche provocante.

Si notre tendre ennemie arborait chaque fois des armes aussi apparentes, les plus naïfs et les plus imprudents d'entre nous auraient vite fait de se mettre à l'écart. Hélas, certaines chevelures floues et certains regards clairs

recèlent des pièges autrement périlleux.

Vous, Monsieur, qui regardez flotter sur l'écran l'ombre du sourire de Danielle Darrieux, vous qui suivez la course zigzagante de ses caprices et vous laissez emporter à son allure de jeune animal, comment ne sentez-vous pas que là est le vrai, le seul danger ?

Méfiez-vous ! Quand il s'agit de forcer un cœur, l'espionnerie et la candeur réussissent là où la coquetterie échoue. Certaines pudeurs vraies ou fausses font plus qu'un sex-appeal effronté.

On parle toujours de la douceur du Printemps, quelle blague ! Le mois d'avril est un mois plein de gaieté, mais aussi de brusquerie et ses sourires cachent mal son apreté. L'été se prépare et s'organise au milieu des courants d'air. Les frissons succèdent aux bouffées de chaleur. La terre est secouée par un énorme accès de fièvre, de fièvre de croissance.

C'est cela le Printemps et c'est aussi cela la jeunesse. On ne fait pas plus traître.

Manon avait dix-sept ans.





D'une petite paysanne ignorante, en un an, on avait fait une grande dame.

Willy FRITSCH Thomas Holk.
Ida WÜST La Tante.
Gisela UHLEN Christine.
Liane HAID Ada Rasmus.
Véra HARTEGG Barbara.
Karl JOHN Basile.

On trouve décidément dans les villes d'eaux de singuliers clients. Ne parlons pas de ceux qui viennent pour y papoter à leur aise et qui, fidèles habitués, s'y retrouvent chaque année devant la source qui n'a pu les guérir. Ni même des amateurs de flirt qui viennent chercher là leurs relations pour une année... Tous ceux-là, Christine, la petite serveuse de l'établissement de Hellbad, les connaît bien. Mais elle n'a pas rencontré encore un client comme cet élégant jeune homme qui semble ne point trop savoir s'il doit prendre l'eau chaude pour l'artério-sclérose, ou froide pour les rhumatismes !

Au fait, confiera-t-il à la charmante serveuse, c'est qu'il n'est pas malade du tout et ne se soucie guère d'ingurgiter, matin et soir, cette eau, fut-elle pourvue de toutes les vertus ! Il est venu là pour se reposer et surtout faire plaisir à un vieil ami médecin qui lui a ordonné quelque temps de répit.

Car ce séduisant ingénieur est aussi un grand travailleur. Son pays lui doit la plus belle unité navale créée depuis dix ans et lancée tout dernièrement avec succès.

Pour le moment, Thomas Holk pourtant ne pense plus à ses travaux, ni à la gloire. Il se laisse vivre dans cette petite station montagnarde, et s'il vient à la source aussi fidèlement que les plus acharnés buveurs d'eau, c'est pour y suivre une cure sentimentale qu'il n'avait pas prévue.

A Hambourg, il est tellement pris par ses travaux qu'il n'a guère le temps de flirter. Ce n'est pas cependant que les occasions lui en manquent, et la belle Ada Rasmus, à elle seule, se charge bien de les provoquer. Mais ici, c'est tout différent et, du reste, on ne rencontre pas tous les jours d'aussi charmant visage que celui de Christine, une gaieté si primesautière et si communicative !

Thomas multiplie les rencontres et y trouve toujours plus de charme. Christine l'attire par un mélange de naïveté et de franchise, de réserve et d'abandon qu'il n'a jamais rencontré chez aucune femme auparavant. Lui, le grave constructeur de navires, s'étonne de rire comme un gamin et d'être aussi ému qu'à son premier amour.

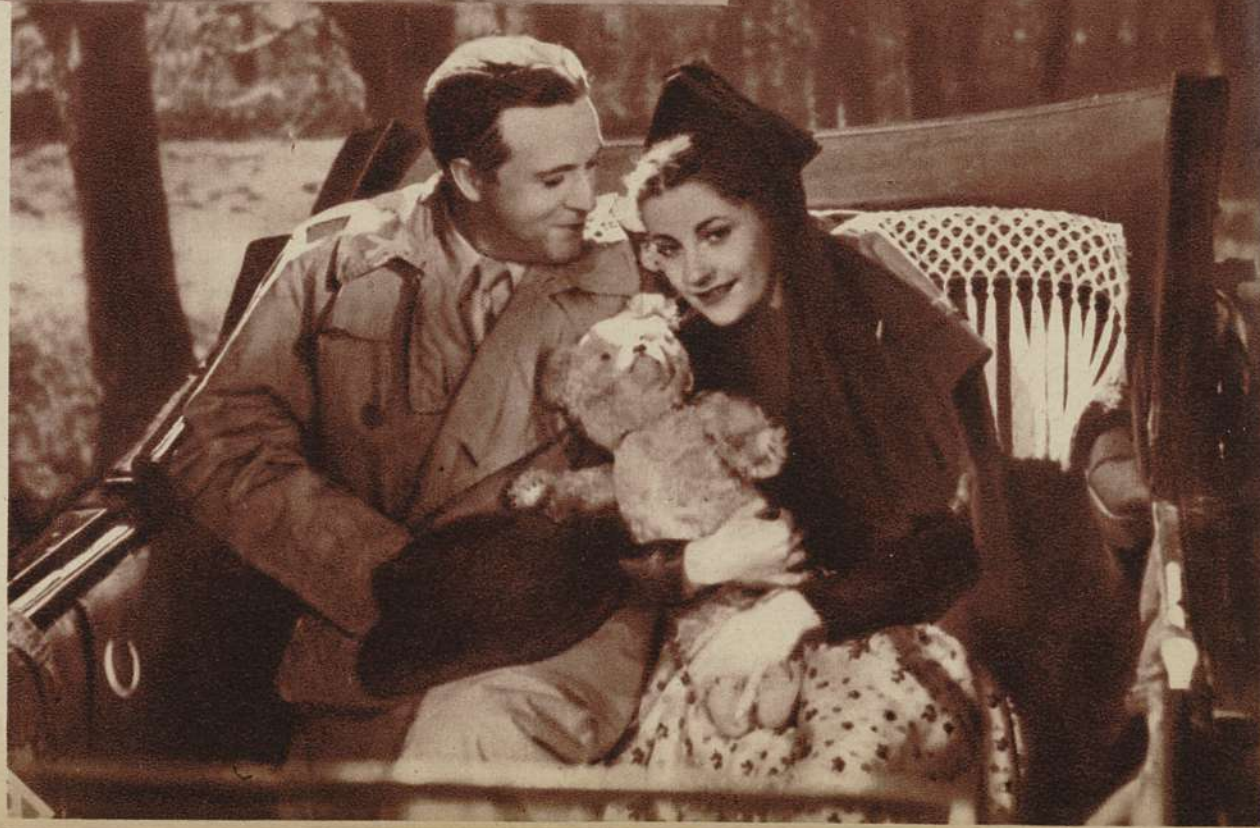
N'ira-t-il pas jusqu'à s'amuser à la fête du village, aux manèges et au tir ? Il dansera avec Christine toute ravie d'une telle soirée, et même un peu grise, avoue-t-elle, car on a bu, sous la tonnelle, un certain vin d'Ingelmeisher, dont le pouvoir est plus immédiat que celui de la source.

Dans un village comme Hellbad, tout se sait vite. Le lendemain même, les mauvaises langues allaient leur train. On rapporta au père de Christine « la conduite inconsidérée » de la jeune fille, comme si le pauvre homme avait besoin de ce souci supplémentaire. Ses affaires allaient pourtant assez mal. De vieilles dettes impayées le mettaient à la merci d'un maquignon voisin, une affreuse brute qui eut l'audace, un jour, de poser ce marché : « L'argent ou Christine ». La jeune fille elle-même s'était chargée de le mettre à la porte, sans ménagements.

Depuis, la haine s'accumulait en lui, comme un orage toujours prêt à éclater.



CHRISTINE



(Photos du film)

NOTRE SCÉNARIO ROMANCÉ

Pour Christine, il aurait mieux valu sans doute se laisser courtiser par un brave garçon du pays, comme Barbara, son amie, qui était la fiancée de Basile, le frère de Christine. Mais le père a confiance en sa fille, et l'on verra bientôt qu'il n'a pas tort...

Ce n'est pas d'une amoureuse, en effet, qu'il s'agit pour Thomas. C'est un vrai coup de foudre. Il a télégraphié d'enthousiasme à sa vieille tante — son ange gardien — pour lui faire part de sa découverte et la prier de venir le rejoindre.

Christine plaît à la tante qui rêve déjà de la prendre sous sa protection et d'en faire, en moins d'un an, une femme du monde digne de Thomas Holk, le grand ingénieur.

Ainsi dit, ainsi fait. Tout le village est enchanté — sauf le maquignon, vous pensez bien — et Christine s'en va vers la ville à la conquête du bonheur.

Il était convenu que le mariage aurait lieu dans un an. Ce terme n'était point trop long, estimait la tante, pour faire de Christine une dame, et la présenter comme il convenait dans tous les milieux que fréquente l'ingénieur.

Christine est une élève attentive et intelligente. Déjà, elle se tire fort bien d'affaires aux diners d'ambassade. Mais Thomas rougirait-il d'épouser une jeune fille de modeste origine ? Il prouvera bien le contraire, au cours de quelque soirée où la jalouse Ada, qui sent son flirt lui échapper, essaiera vainement de perdre sa rivale.

Ayant échoué là, se tiendra-t-elle pour battue ? Une autre occasion se présente bientôt. Christine est pleine de bonne volonté. Elle aime Thomas par la vie, et son absence — l'ingénieur travaille en ce moment à Gênes — n'a rien changé aux sentiments de la jeune

fille. Mais elle a besoin d'être soutenue et guidée. Quand la bonne tante, appelée auprès d'une parente, s'absente à son tour, Ada met à profit l'inexpérience de Christine. Elle vient chez elle un soir, et l'invite à aller passer la soirée dans un dancing, en compagnie de Crémone, un viveur très sensible au charme de Christine.

Et, sans méfiance, la petite fiancée se laisse griser. Ada a profité d'une danse pour s'éclipser, laissant Crémone et Christine en tête à tête. La soirée passée, Crémone reconduit la jeune fille et rentre avec elle un moment. C'en est assez, hélas ! pour que la gouvernante les surprenne... Rien ne s'est passé, mais ce premier scandale chagrine fortement la brave tante, mise au courant dès son retour.

Elle lui garde pourtant sa confiance. Mais un autre incident, plus grave encore, va compromettre le patient échafaudage de son bonheur.

A Hellbad, les événements ont mal tourné. Basile, malgré sa répulsion, est entré au service du maquignon, pour acquitter en travail la dette de son père. Or, chaque jour, l'indigne marchand insulte Basile, calomnie son père et sa sœur. Une querelle éclate un jour et le jeune homme étrangle son patron qui le menaçait d'une hache...

Affolé, Basile a fui et, dénué de ressources, il est venu demander à sa sœur un peu d'argent pour s'éloigner. Mais la malchance poursuit Christine. On découvre la pardessus oublié par Basile, dans l'appartement quitté en hâte à l'arrivée de la tante, et comment Christine pourrait-elle se disculper sans révéler le terrible secret que son frère lui a confié ? Thomas, rappelé d'urgence, croira, lui aussi, que Christine l'a trompé. Il n'a pas en elle cette confiance aveugle qu'elle réclame. Ces deux êtres, qui s'aimaient tant, vont-ils être séparés par un malentendu ?

Christine, déçue, s'en retourne sans un mot, sans une lettre, vers son modeste village où la lumière a commencé à se faire sur le meurtre du maquignon. Basile était en état de légitime défense. Il sera acquitté sur le témoignage de deux domestiques qui ont assisté à la scène.

Sur ces entrefaites, Barbara a écrit à Christine, la croyant encore à la ville, pour lui raconter le drame. Cette lettre, décachetée par la tante, lui fera comprendre enfin, ainsi qu'à son neveu, les causes véritables de l'odieux soupçon dont on avait chargé Christine.

Il est grand temps, pense-t-elle, de courir à Hellbad, pour réparer cette malencontreuse erreur.

Et bientôt Thomas et sa tante débarquent dans la ville d'eaux où Christine a repris sa tâche à la source. Elle n'a plus son gai sourire d'autrefois, la petite Christine ! L'arrivée de son ex-fiancé parviendra-t-elle à la déider ? N'en croyez rien... Quand, jouant d'audace, il voudra l'embrasser sans lui demander la permission, Christine lui répondra par une giflette retentissante...

...Mais les querelles d'amoureux ne sont jamais longues et vous pensez bien que Christine n'a pas cessé d'adorer son fiancé...

Alors, quelque temps après, dans ce bon vieux village de Hellbad, on célébrait deux mariages le même jour : celui de Christine et de Thomas, et celui de Barbara et de Basile... Et tout le village fit chorus autour des nouveaux époux quand vint l'heure des chansons et des danses.

Pierre ALAIN.

La fête du village, le vin d'Ingelmeisher, le bel ingénieur, ont vite tourné la tête de Christine.



ADMIRER Leur beauté, connaître leurs goûts et leurs manies, copier leurs robes, c'est bien... Vouloir faire du cinéma, acheter les journaux qui parlent d'Elles, leur écrire... c'est mieux...

Mais si on vous disait, à vous, blonde au nez retroussé ou à vous, brune au profil sévère : « Pour une journée vous ressembleriez à Edwige Feuillère ou à Louise Carletti », que diriez-vous ?

C'est ce qu'un expert maquilleur, Denis Ducas, a proposé à deux jeunes filles, Louise, au nom prédestiné, et Denise...

Louise est brune, son petit visage de chat se cache à la ville sous une grosse touffe de boucles noires... Elle a des yeux tout noirs, un peu ronds, un front étroit et tétu, une petite bouche.



Comment Louise devint Viviane

C'est de cette ingénue, du genre « mutin » — pourquoi ne pas employer ce mot consacré, après tout ? — que Denis Ducas a fait deux vamps.

Viviane Romance et Ginette Leclerc...

Prenez modèle sur son travail.

Il a d'abord — qu'il faut souffrir pour être belle ! — dégarni le front. Une pince — impitoyable a épilé cheveux et sourcils. Les yeux ont été

approfondis par des ombres placées contre le nez et vers les tempes... Des faux cils ont adouci le regard. Deux ombres en demi-cercle ont dessiné des pommettes plus saillantes... et l'ovale a été arrondi en éclaircissant le tour du visage avec de la poudre plus claire...

La bouche a été redessinée ainsi que les sourcils... Ne dirait-on pas que Viviane a tourné la tête et a garni ses cheveux de camélias ?

Pour Ginette Leclerc, toute la tonalité du maquillage a été éclaircie, le nez aplati, en mettant sur l'arête une poudre très claire... les sourcils redressés, et les yeux tirés vers les tempes grâce à une ombre oblique et un trait de crayon. L'ovale a été élargi et les pommettes accentuées de la même façon que pour Viviane Romance... La bouche redessinée avec les coins très épaissis...

Pour Denise, dont le visage est, au naturel, très étroit, les sourcils très étonnés, la bouche assez mince, le travail a été difficile...

Michèle Alfa a le nez un peu plus large, les yeux plus longs, et surtout sa bouche beaucoup plus épaisse et sinueuse... Les yeux ont été allongés par une ombre uniforme sur toute la longueur de l'œil, le nez épaissi par des ombres placées des deux côtés ; la bouche redessinée avec soin...

L'effet de coins très retroussés a été donné en dépassant légèrement le tracé extrême des lèvres sur la peau. Visage sculpté par des ombres rosées...

Le nez a été arrondi et raccourci par des ombres latérales et une touche claire dessous... Menton creusé par une ombre placée dans le pli...

Voyez comme ces deux jeunes filles semblables à vous ont su se transformer en vedettes.

Visage lisse, grand front, bouche tentante, nez parfait...

Leur beauté ne supporte-t-elle pas les comparaisons avec leurs illustres modèles ?

Cachez la photo de la vraie vedette et vous découvrirez dans la fausse plus qu'un air de famille.



(Photos N. de Morgoli. Reportage réalisé par le maquilleur Denis Ducas et le coiffeur Pierre.)

Essayez, si vous voulez, de jouer à ce beau jeu. Réveillez la « star » qui est peut-être en vous.

Mais ne vous y trompez pas, Denis Ducas a dix ans de métier et il vous faudra de nombreux essais pour arriver à la perfection...

F. R.





Dans *Le Chemin de la liberté*, Zarah Leander joue le rôle d'une célèbre cantatrice italienne, la Corvelli. Son amant, le baron Oginski, est interprété par Siegfried Breuer. Dans la version française, Claude Marcy et Camille Guérini en seront respectivement les "doubles". "... six personnages en quête d'un public..."

Vous connaissez Zarah Leander, la magnifique interprète de *Paramatta* et *Pages Immortelles*. Vous connaissez son étonnant visage sur lequel passent tous les sentiments, toutes les joies, toutes les souffrances humaines. Vous vous souvenez d'une voix chaude aux intonations parfois rauques et qui est, comme son visage, un reflet de la vie la mieux sentie, la plus chargée d'émotion et de drame !

Mais vous ne connaissez pas Claude Marcy, et pourtant c'est sa voix que vous entendez quand Zarah Leander parle, crie, rit ou se plaint...

Claude Marcy est — si l'on peut employer ce terme pour une tâche aussi obscure — une vedette du doublage. Elle a débuté dans cet étrange métier dès les premiers temps. Renonçant à la gloire du théâtre, aux applaudissements du public, elle préféra l'ombre de l'auditorium aux lumières de la rampe.

Son premier doublage fut, en 1931, celui d'un film allemand qui s'appelait *Passions*. Elle prêtait sa voix à l'héroïne, une charmante jeune fille, mais aussi à sa mère et à une servante dotée d'un accent paysan.

« Quand les trois personnages étaient en scène, je vous assure que c'était un vrai casse-tête », avoue Claude Marcy.

Dans un autre film, je ne sais plus lequel, l'actrice baignait deux jeunes enfants.

« Non seulement je doublais la mère, mais aussi les deux enfants, faisant tour à tour les questions et les réponses... »

C'est la troisième fois qu'elle remplace Zarah Leander, au moins pour le dialogue, car pour le chant l'artiste vient elle-même enregistrer à Paris.

A-t-elle subi l'influence du modèle ? Comme lui, Claude Marcy est grande, brune, et porte dans le regard un peu de la mélancolie que l'on trouve dans celui de Zarah.

Photos Piaz.

Certains artistes subissent profondément l'influence de la vedette qu'ils doublent.

Claude Marcy nous cite un exemple :

— J'ai entendu l'une de mes camarades dire ceci : « Ah ! que je suis mal habillée dans ce film. » Il y a là un effet comparable à celui qui agit sur certains acteurs ayant l'habitude d'interpréter tel grand personnage et qui finissent par se prendre pour lui.

« J'avoue cependant que l'on éprouve une sympathie plus ou moins grande pour la vedette que l'on double. Est-ce là de l'influence, une mystérieuse correspondance ?

« J'ai longtemps doublé Paula Wessely, dans les films que nous avons vus d'elle avant la guerre, et je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir, je n'ai jamais aussi bien « senti » un rôle. Peut-être est-ce simplement la peur de la trahir. On éprouve toujours un peu, comme le traducteur, l'impression d'une trahison. Mais ici, plus que les autres fois, simplement sans doute parce que j'ai pour Paula Wessely une très grande admiration. Ce fut pour moi une vraie peine d'apprendre que l'on avait doublé ses derniers films sans faire appel à moi. »

Des artistes de cinéma, Brochard, René Génin et d'autres, figurent sur la longue liste des quatre-vingt-trois rôles « doublés » du *Chemin de la liberté*.

Ainsi, parallèlement à l'œuvre que nous voyons se dérouler sur l'écran, une réalisation purement sonore doit être prévue. Elle exige, comme la production initiale, beaucoup de talents, beaucoup de travail. Les images qui illustrent cette page vous en montreront quelques phases.

P. A.

Après avoir été tour à tour interprète, auteur et réalisateur de films, Henri Debain, vedette du cinéma muet, se venge de ses silences passés en se consacrant désormais exclusivement au son !

Le « bruiteur » est souvent débordé. Voici M. Henri Debain gesticulant comme un beau diable au cours d'un enregistrement particulièrement... sonore.

Ceux que vous ne voyez jamais AU CINÉMA

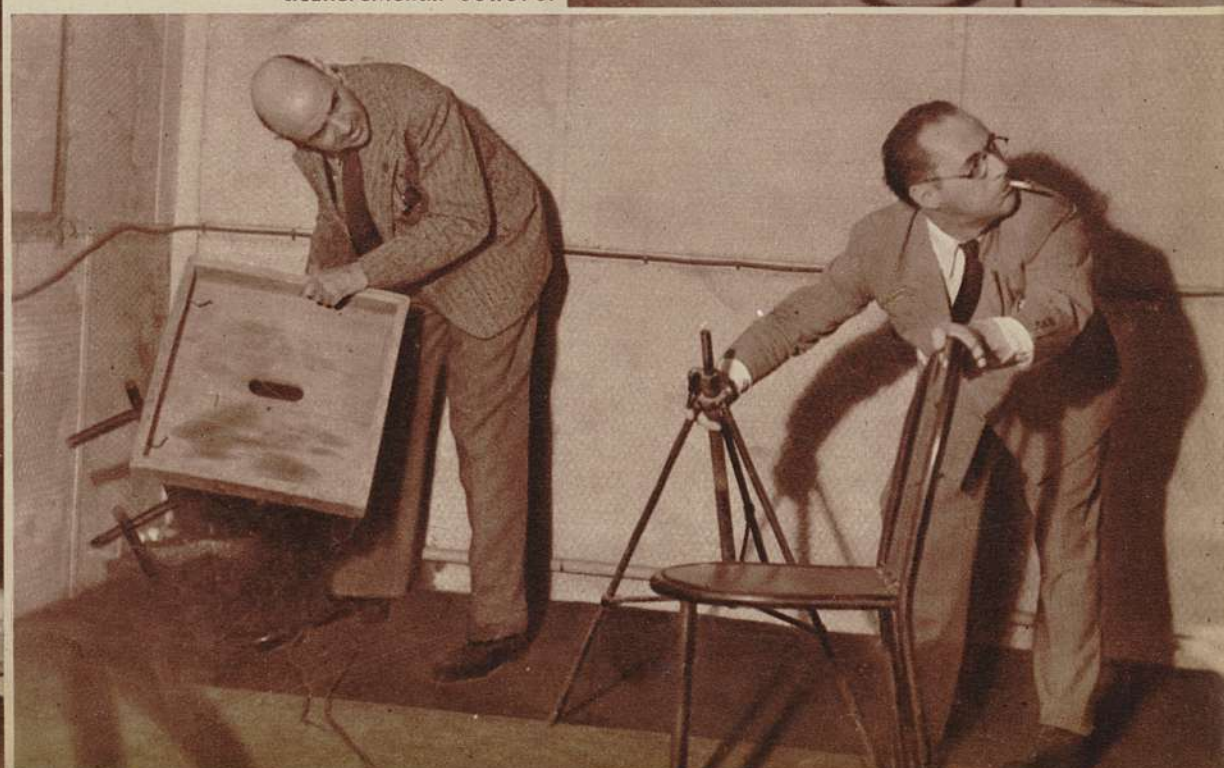
Quand vous allez voir un film doublé et que vous écoutez des voix françaises en regardant des vedettes étrangères, pensez-vous parfois à ceux et à celles qui prêtent ainsi leur voix à d'illustres visages ?

Leur rôle est ingrat. Ils ne recueillent même pas les miettes d'une gloire qui va tout naturellement à l'image. Ne méritent-ils pas cependant qu'on les connaisse un peu aussi, puisque leur personnalité s'ajoute à celle de l'artiste en lui donnant une voix dont on l'avait privé ?



Dans le mystérieux auditorium, les doubleurs sont à leur poste. Emporté par l'action, Camille Guérini semble invectiver son modèle. Au-dessus d'eux, au bout du long bras de la « girafe », le micro est prêt à vibrer au moindre soupir, comme une âme sensible...

Ce n'est pas un capitaine à sa table de bord, mais l'ingénieur du son à son poste. Malgré l'excitité de la cabine, Jean Bertrand, dit le Nain — 1 m. 90 — a le sourire.



ON TOURNE...

JOINVILLE

Quand la centenaire pose pour le photographe

Les portraits de famille évoquent un temps doucement vieillot où le photographe en habit noir, le regard scrutateur et le sourire aux lèvres, figurait, comme un témoin discret, dans toutes les graves circonstances de la vie...

Ce n'est cependant pas pour un baptême, ni même pour un mariage que celui-ci s'est déplacé. C'est pour la fête du centenaire de Mamouret — entendez Maman Mouret — qui a réuni, à ce qu'il semble, toutes les autorités du village.

Nous sommes dans un village de Vendée, nous affirme Christian Steingel. On vient de fêter le centenaire de Mamouret, grosse famille du pays, et les descendants, ici présents, sont dans leurs petits souliers car la vieille a menacé de faire des révélations scandaleuses si on persiste à refuser à son arrière-petite-fille le prétendant qu'elle a choisi. Il faut vous dire que cet élu est un dompteur et que cela ne cadre guère avec les traditions de la famille Mouret... Mais, chut ! on pose... Le tableau de famille est tout à fait réussi... La centenaire trône, comme il convient, entourée de sa descendance. Pour faire honneur à leur aïeule, les jeunes gens — trois couples charmants — ont revêtu les costumes que l'on portait au temps de la jeunesse de Mamouret.

Il est temps de vous dire que cette grand-mère est Marcelle Génat qui reprend au studio le rôle qu'elle a tenu avec tant de succès au théâtre.

Ce personnage solitaire qui s'en va tout courbé, revêtu lui aussi de la jaquette des anciens temps, c'est l'oncle Esprit, nous dit Steingel.

En vérité, c'est Charles Dullin que l'on verra, dans le film, comme dans la pièce, tenant un rôle modeste. Ainsi, assis à l'écart, le grand acteur a l'air d'un figurant attendant patiemment de gagner son cachet...



Qui est-ce ? Ne serait-ce pas Jean Tissier ? Devinez...

LE COIN DU FIGURANT

Au Studio, cette semaine :
Saint-Maurice : « Les Jours Heureux ». — Réal. : J. de Marquand.
Bilancourt : « Mlle Bonaparte ». — Réal. : M. Tourneur.
Buttes-Chaumont : « Fièvres ». — Réal. : J. Delannoy.
Régie : Genty.
J. de Baroncelli : « Ce n'est pas moi ». — Réal. : J. de Baroncelli.
Joinville : « Un Prince Charmant ». — Réal. : J. Boyer.
Régie : Paritaire du spectacle.
Francœur : « Opéra-Musette ». — Réal. : R. Lefèvre.
C. Renoir : « Régie : Rivière ». — Réal. : R. Péguy.
François : « Papa ». — Réal. : R. Péguy.
En extérieur : « Andorra ou les Hommes d'airain ». — Réal. : E. Couzinet.
Réal. : L. Mathot.
On prépare :
« Le Moussaillon ». — S. E. L. B. Film, 4, rue Copernic.
« Annette ou la Dame blonde ». — Continental, 104, Champs-Élysées.
« Les Petits ». — S. P. C. 55, Champs-Élysées.
« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.
« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.
« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.

« La Nuit fantastique ». — U. T. C., 63, Champs-Élysées.



« Entrez ! M'sieurs, dames... Venez voir, au Cirque Marcus, LE BRISEUR DE CHAINES »

AUX BUTTES-CHAUMONT

Qui donc est "LUI" ?

Ce n'est pas moi... Mais qui est lui ? Cet énigmatique personnage qui se défend d'être lui-même serait-il aujourd'hui sur le plateau ?

Tentons de nous en informer auprès de J. de Baroncelli, metteur en scène fort occupé, qui vient de tourner deux films et pense déjà à un troisième...

Ce n'est pas moi, nous dit-il, est une comédie à double rôle mais non pas, comme on pourrait le croire, une comédie à quiproquos. Tout cela a été fait vingt fois. Non, la ressemblance de mes deux personnages ne servira qu'à transposer en quelque sorte la personnalité de l'un sur l'autre. Ces deux rôles, celui d'un homme d'affaires et celui d'un rapin, sont interprétés par Jean Tissier qui trouve là son premier vrai grand rôle. Il le mérite bien...

Pour l'instant, Jean Tissier est assis nonchalamment dans un fauteuil profond, et s'entretient courtoisement avec son camarade Léon Bélières, ce qui ne l'empêchera pas, dans un instant, de le traiter de tous les noms... Ce que le cinéma peut faire d'un homme bien élevé !

Mais le monde des affaires réclame une souplesse que l'ancien rapin ne semble pas avoir acquise en quittant ses pinceaux pour l'élegant bureau où nous le trouvons aujourd'hui. Le financier devenu peintre réussira-t-il mieux ?

Cela, c'est le secret du film !

Auprès de Jean Tissier, nous verrons Victor Bouchier, qui sera son frère de lait. On s'en serait douté. Ils ont dû boire à la même source d'optimisme et de bonne humeur. Voici encore Gilberte Génat, Léon Bélières, une troupe parfaitement homogène qui entraîne cette comédie satirique à un rythme endiable.

P. A.



Jean Tissier dans le rôle de Bardac, un doux bohème...



Pile... et face... Jean Tissier et son « double »

« photo N. de Morgoli »

Charles Vanel, Pierre Renoir, Bernard Lancret, Blanchette Brunoy, Dussane, et Simone Allain

interprètes des

ROQUEVILLARDS

On sait que M. Tranché vient d'acquiescer tous les droits d'adaptation cinématographique de la grande œuvre d'Henry Bordeaux : *Les Roquevillards*. Il vient de charger M. Robert-Paul Dagan de la mise en scène de ce film. Ce jeune metteur en scène fut longtemps collaborateur de Marcel Lherbier et de Jean Dreville. C'est avec un particulier enthousiasme qu'il travaille en ce moment. Il est peu d'œuvres, en effet, aussi attachantes, aussi magistrales que *Les Roquevillards*. C'est une tâche qui ne peut être confiée à n'importe quel homme de théâtre. C'est une œuvre qui exige une grande maîtrise technique et une grande sensibilité artistique. M. Tranché, Robert-Paul Dagan et René Gazi, le directeur artistique, préparent en ce moment la distribution. Ce n'est pas chose facile que de camper des caractères aussi marqués que les *Roquevillards*. Il s'agit question de Charles Vanel, Pierre Renoir, Bernard Lancret, Blanchette Brunoy, Dussane et Simone Allain.

LE DERNIER DES SIX

Les photographies qui accompagnent notre article sur le film « Le dernier des six », paru dans notre numéro du 12 septembre, nous ont été obligeamment fournies par « Continental-Films » la firme qui a réalisé cette belle production.

NOTRE COURRIER

Etant donné l'abondance des matières, je m'excuse auprès des lecteurs de ne pas passer de courrier cette semaine. Que personne ne s'impatiente, je répondrai à toutes les lettres.

CLAUDE SUNLIGHT.

Abel Jacquin et le cinéma français

L'exposition « Le Juif et la France » nous communique une rectification que nous nous empressons de signaler à nos lecteurs.

C'est par erreur que l'acteur Abel Jacquin a été cité parmi les Juifs du Cinéma français. Cet artiste, qui est actuellement dans le Midi, est aryen.

Paris-Toujours

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA BONNE HUMEUR

6 FRANCS. Tous les samedis.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné _____ demeurant à _____
Dép. _____ déclare souscrire un abonnement de _____
à « Ciné-Mondial », au prix de _____ à dater du _____
Date : _____ Signature : _____
TARIF DES ABONNEMENTS : Six mois 100 fr.
France et Colonies : Un an 195 fr.

CINÉ-MONDIAL, 88, Champs-Élysées. C. C. P. 147.805, Paris. BAL-28-70.

On demande 2 sténodactylos expérimentées, 20-25 ans. Très bonne présentation exigée.

Le Gérant : ROBERT MUZARD Imp. CURIAL-ARCHEREAU, 11 à 15, rue Curial, Paris. Éditions Le Pont, 55, Avenue des Champs-Élysées, Paris. R. C. Seine 244.459 B



TOUS LES
VENDREDIS

ciné-mondial

l'hebdomadaire du Cinéma

N° 9. — 3 OCTOBRE 1941.

4^{F.}



Zarah Leander

La grande vedette allemande Zarah Leander va tourner bientôt deux nouveaux films. Ce sera tout d'abord "Le Grand Amour", sous la direction de Rolf Hansen. Et "Rêveries" avec pour metteur en scène Horald Braun.

(PHOTO UFA-ED. ACE.)